

Charles-Quint retrouve Riquet et sa fille,

Dans la grande forêt de Soignes, qui s'étend alentour de Bruxelles, s'élevait une misérable hutte d'argile, aux parvis branlantes.

On était à la fin d'octobre. Le vent faisait rage, et la pluie tombait à verse. La verdure était flétrie, et les feuilles mortes s'y amoncelaient. Tout semblait imbibé d'humidité. Les habitants de la forêt menaient une vie triste et résignée, au milieu de ce paysage désolé. Ils s'attardaient longtemps au coin de leur feu de bois, et, s'il leur arrivait de sortir, ils rentraient bien vite se chauffer. Il est quatre heures de l'après-midi. Les nuages se poursuivent dans le ciel orageux, les cimes des arbres sont agitées par un vent d'orage. L'obscurité enveloppe déjà la nature, et aucun animal sauvage ne se fait voir dans ce bois pourtant si giboyeux : la crainte de l'ouragan le retient dans les terriers.

Tandis que la tempête fait rage au dehors, pénétrons dans la hutte : sur un grabat sordide, gît un être difforme, dont le visage est d'une pâleur cadavérique, les yeux sont fermés ; son regard sombre décèle des souffrances sans nom, le menton est pointu, les lèvres pâles et sèches. Dans la hutte tout respire la pauvreté. On n'y voit qu'un banc de bois blanc et une table, que l'on a approchée du grabat, pour mettre à la portée du malade la tasse pleine qui s'y trouve. Dans un coin éloigné, on aperçoit un lit de feuilles sèches, qui prouve que ce misérable ne vit pas seul.

Tout à coup, le malade ouvrit deux yeux sans éclat, les promena à travers la pièce, et murmura :

— Ma fille ! Ma pauvre fille qui ne rentre pas !

Son bras maigre rejette la couverture, et essuye une larme qui coule sur ses joues, il se dit :

— Non, il ne faut pas pleurer. La fillette peut rentrer, il faut avoir du courage, Riquet, il faut avoir du courage !



PHILIPPE II.

Du courage ! Il se rappelait en avoir eu, lorsque, dédaignant la cour qui l'avait à la fois adulé et persécuté, il avait dit adieu aux honneurs, et s'était réfugié ici. Oui ! il lui avait fallu du courage pour rechercher sa pauvre Blanche, qu'il avait enfin retrouvée dans une ferme, mais... hélas... folle ! Ils s'étaient retirés dans la forêt, au sein de la nature, et Riquet pourvoyait à leur entretien, en chassant. Le gibier était abondant, et, quoique pauvres, ils vécurent là des mois durant, en plein bonheur. Riquet se faisait violence, quand un accès de démence assaillait Blanche, et il tâchait de la faire rire par ses réparties spirituelles. Il lui cherchait des plus belles fleurs, les fruits les plus succulents, attrapait pour elle les oiseaux au chant le plus mélodieux et, quand il se rendait à la ville, lui rapportait les friandises les plus délicieuses. Mais cette belle vie eut une fin : Riquet tomba malade, sa fille ne put abandonner son lit de misère : et, l'hiver approchant, l'existence devenait de plus en plus difficile. Une mort terrible s'annonçait pour eux : la mort par la faim ! Et ce n'était pas seulement cette perspective qu'il envisageait avec épouvante : les tempêtes de novembre semblaient avoir une influence fatale sur l'esprit de sa pauvre fille, qui, par moments, se mettait à chanter des chansons d'amour, en souriant d'un air égaré. Depuis midi, ce jour là elle l'avait quitté pour chercher quelques secours.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, en joignant les mains : faites qu'elle revienne !

J'ai si peur ! Oh ! pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, qu'elle guérisse a la fin : nous avons tant souffert, que le soleil illumine à nouveau notre vie, que nous ayons enfin espoir et confiance !

Et, bercé par ces mots, il s'endormit à nouveau, un faible sourire aux lèvres.

Entretemps, Blanche luttait contre le vent qui lui souffletait le visage, et contre l'averse, qui la mouillait jusqu'aux os. Sa chevelure dénouée flottait tragiquement autour de ses tempes, et la blancheur de son visage semblait fantastique dans le crépuscule. Sous sa mantille usée, elle serrait contre son cœur le produit des aumônes : un peu de lard, de pain et de farine. Parfois, sous la poussée du vent, elle s'arrêtait, s'appuyait à un tronc d'arbre. Elle levait les yeux vers le ciel nuageux, et murmurait, pleine d'effroi :

— Que j'ai peur ! Mon Dieu ! que j'ai peur !

La nuit était tombée, quand elle arriva à la hutte où l'attendait le malade, quand celui-ci la vit entrer, il poussa un cri de joie :

— Blanche ! ma Blanche ! enfin !

Posant les victuailles sur la table, elle courut vers lui, et entourra son maigre cou de ses bras blancs. Il lui prit les mains.

— Tu as froid, petite, tu as froid !

— Non, cela n'est rien ! cela n'est rien !

Et elle se serra davantage contre lui.

— Et tu es fatiguée, dit-il, la route est si longue, et la tempête fait rage.

— Petit père, j'ai apporté de quoi manger.

— Ma fille, ma petite Blanche, si jeune, si jolie, une telle destinée !

Et il allait éclater en sanglots ; mais il les reprima, se mordit les lèvres. Il s'efforça même de sourire, mais ce sourire s'éteignit en un spasme. De ses mains amaigries il lui caressa le front, les joues.

— Non, ce n'est rien, gémit-elle, c'est tout pour petit père, le bon petit père...

Et, les yeux grands ouverts, elle regardait dans le vide. Son œil devint fixe, hagard, et elle continua :

— Et ce petit père... il... il est... hahaha !

Il tressaillit,

— Hahaha ! Entendez-vous les corbeaux qui croassent ? Ils m'ont poursuivie tout le long de la route, les noirs corbeaux, amis des tempêtes : ils se nourrissent de cœurs, ils m'ont déchiré le cœur ! Croassez, corbeaux, noirs

démons, croassez, voici mon cœur, mon pauvre cœur meurtri, je l'offre à vos becs et à vos serres sans pitié.

Et, au comble de l'exaltation, elle alla se réfugier en un coin sombre de la hutte.

— Blanche, suppliait entretemps le malheureux père, ma fille, ma Blanche chérie, reviens à toi !

Du coin où elle était tapie, elle répondit :

— J'ai peur, petit père, j'ai trop peur !

Elle se leva, et, s'approchant du lit, elle noua ses deux bras autour de son buste difforme et, revenant à elle et appréciant pleinement son état morbide, elle éclata en sanglots. Longtemps ces deux, deshérités se tinrent enlacés : une seule chose les secourait dans la nuit où ils étaient plongés : l'amour, une affection sans bornes !

Le lendemain, même lutte pour un peu de pain. La maladie était stationnaire. Blanche avait les mêmes crises intermittentes : parfois, à côté des souffrances de son père, elle éclatait de rire et se mettait à chanter.

Ainsi les jours suivaient leurs cours immuables. Les vents d'hiver avaient déjà dépouillé la forêt de sa merveilleuse toison. Décembre approchait, et les premiers flocons de neige se mirent à tomber. Bientôt la forêt ensevelie dans la blanche ouate, que le gel vint durcir, sembla un palais enchanté.

La misère de nos deux malheureux ne fit que s'augmenter ; bientôt elle fut à son comble : plus de vivres. La faim se faisait sentir, et le foyer ne lançait plus que quelques flammes, que Blanche attisait par moments en y jetant une branche sèche. De temps en temps elle mordait à pleines dents dans un morceau de pain sec, qu'elle avait en mains. Et la nuit se passa ainsi ! Parfois Riquet l'appelait d'une voix tremblante.

— Oui, petit père, murmurait-elle, oui, petit père...

Puis elle s'interrompait tout à coup, pour chanter :

Mon fiancé est brave et bon,

Il est noble de bonne maison !

Et, se redressant tout d'un coup :

— Père, entends-tu ces voix d'enfants ? Ils chantent des chansons d'amour !

Ils s'approchent ; l'innocence aux yeux ; ils sourient, et, tous de blanc vêtus, effeuillent des roses, éparpillent des fleurs !... Comme cela est beau et bon ! Et tout cela pour moi !... Allons, tous, nobles hommes et gentes dames ! Inclinez-vous devant moi ! Que les chanteurs chantent à pleine voix ! Inclinez-

vous, inclinez-vous tous... je suis la reine de mai !

Et elle s'agenouilla, caressa ses tempes comme si elle les ornait de fleurs et éclata de rire. Le père gémissait :

— Blanche, j'ai soif...

La tempête de neige assaillait la frêle hutte :

— Ma fille, j'ai soif...

— Ahahah ! Je suis la reine des bois !...

On était à la veille de la Noël. L'hiver n'avait rien perdu de sa rigueur, mais il avait cessé de neiger depuis quelques jours. Heureusement car la neige couvrait déjà le sol d'une couche épaisse, que le gel avait durcie. Ce jour là, le soleil avait scintillé au ciel bleu et avait fait scintiller comme des diamants les petits parcelles de givre qui pendaient aux branches dénudées des grands arbres. Deux hommes, drapés dans d'épais manteaux, arrivèrent vers neuf heures du matin à Boitsfort. Leurs joues étaient rougies par le froid, mais les gars, bien bâtis, n'avaient rien perdu de leur bonne humeur.

L'un d'eux, un bossu, avait une expression très railleuse dans les yeux, qui luisaient comme des escarboucles. Tous deux s'approchèrent de la porte de la ferme et furent accueillis par les abois du chien de garde, ce qui attira la fermière. Les étrangers demandèrent à se réconforter, et bientôt ils s'assirent à une table simplement, mais abondamment servie. La fermière, une commère au visage joyeux et haut en couleur, s'était assise près d'eux et riait et mangeait sans s'interrompre.

— Il faut être réellement fou à lier pour se risquer au dehors par un temps pareil. Mon homme, qui était forcé d'aller à Bruxelles, hier, n'a fait que bougonner. Et vous entreprenez cette excursion de gaieté de cœur !

Charles-Quint et Brusquet, le nouveau bouffon, car c'étaient là les étrangers, ne firent que rire de l'apostrophe.

— Point nous chant, commère, nous sommes des poètes !

— Je les connais, vos poètes ! A une heure d'ici, dans la forêt, habite un de vos pareils.

— Un poète ? demanda le bossu.

— Oui, il a peut-être cinquante ans. Il vous ressemble même car, sans vouloir vous offenser, il est bossu.

— Cela ne fait rien... Femme, comment vous appelle-t-on ?

— Mon nom est Pétronelle Mérisière.

— Eh bien, Pétronelle Mérisière, je me moque de ma bosse. Je me moque de tout et de tous. Je suis une exception, et je suis fier de l'être. Et ce poète ?

— C'est un pauvre bossu, qui habite seul avec sa fille.

— Sa fille ?

— Oui, une belle fille qui l'aime beaucoup mais qui déraisonne parfois.

— Elle est folle ? demanda l'empereur.

— Oui, et ils sont si pauvres, si pauvres ! C'est parce que le malheureux est tombé malade et cela lui rend tout travail impossible. Oh ! ils étaient si bons ! Il y a une semaine, elle est encore venu ici. Je lui ai donné un peu de lait, et, tout à coup, elle s'est mise à chanter ; elle chante si bien, rien que d'amour. Cela vous fait pleurer ! Figurez vous qu'ils n'avaient plus rien à manger. Ils viennent de Bruxelles.

Ces paroles avaient éveillé l'attention de l'empereur.

— Et comment s'appelle cette jeune fille, demanda-t-il.

— Blanche.

— Blanche ? répéta l'empereur en fronçant les sourcils.

— Oui, Blanche. Elle a dû aimer, et son amour l'a rendue folle.

— Et connaissez-vous le nom du père ?

— Il s'appelle Riquet. Cela vous intéresse-t-il ?

— Oui, oui, bonne femme, reprit l'empereur en buvant une rasade. Oui, il ne pouvait plus douter. Riquet, Blanche, ce devaient être son ancien bouffon et sa fille, pauvres et malheureux. Et il secouait la tête. Il se rappelait les brillantes qualités d'âme de Riquet. Bientôt il eut pris son parti. Il les rechercherait, les aiderait. La folie de la jeune fille devait avoir résultée de l'enlèvement. Il se reprochait maintenant de ne pas avoir recherché et puni le coupable.

— Commère, dit-il, la hutte de ces malheureux est-elle loin d'ici ?

— Assez bien de chemin.

— Ah !... il y a-t-il beaucoup de neige ?

— Comme on veut le prendre. Mais vous vous perdrez sûrement et les sangliers courent la forêt.

— Et pourtant nous sommes d'avis d'aller faire une promenade par là, dit le prince, et vous voudrez bien nous mettre sur la bonne voie.

— Assurément, Messire, mais mangez d'abord un morceau, cela vous donnera des forces.

Après avoir conversé une demi-heure encore, Charles tendit deux pièces d'or à la femme, en disant :

— Voilà notre écot.

Un instant après elle leur indiquait la route. L'empereur ne put se retenir de jeter un regard anxieux vers le ciel, où des sombres nuages se poursuivaient et qui ne présageait rien de bon. Une teinte sombre couvrait l'étendue glacée, le vent se mettait à hurler.

— Voilà que la danse commence, dit le bossu après une demie heure de marche. Si nous retournions ?

— Retourner ? Nous sommes plus près de la hutte que de la ferme, à mon idée, reprit Charles. Inutile !

— Il ne nous reste qu'à marcher plus vite. Si mes jambes étaient un peu plus longues cependant, cela me faciliterait la tâche. Je crains une tempête de neige.

A peine le bouffon avait-il prononcé ces paroles que les flocons se mirent à tomber, tandis que le vent redoublait de violence. La nuit tombait. Les voyageurs, serrés dans leurs manteaux n'avançaient qu'au prix des plus grands efforts.

— Arrêtons-nous un instant, dit l'empereur. Tout bien considéré, nous n'avons pas perdu le chemin, et nous devons être à proximité de la hutte.

— C'est également mon idée, répondit le bouffon.

Ils s'arrêtèrent, et s'efforcèrent de percer les ténèbres, mais il ne distinguèrent rien, tandis que la tempête de neige, augmentant sans cesse d'intensité, les cinglait de ses rafales.

Dans la hutte, le pauvre Riquet était étendu sur son lit de douleur. Au dehors la tempête redoublait d'intensité et la cabane craquait de tous côtés. Malgré le temps épouvantable, Blanche avait voulu sortir pour chercher du secours. Mais son père l'en avait empêchée.

— Reste, mon enfant, dit-il. Tu es trop faible. Entends comme le vent hurle. Advienne que pourra : pose ta tête sur mon cœur. Nous mourrons, mais une vie meilleure nous attend.

— Père, murmurait Blanche, effrayée à chaque rafale, père ! Oh ! je ne puis supporter cela plus longtemps !

— Blanche, calme toi. Tu es ma fille unique... calme toi.

Et le malheureux se mit à prier :

— Mon Dieu, que votre volonté s'accomplisse sur terre comme aux cieux. Nous recommandons notre âme entre vos mains. Blanche, résignons nous et attendons la mort, dans l'espoir de revoir là haut votre mère chérie. On nous y couronnera de roses et les anges nous souhaiteront la bienvenue. Et, au milieu des flots d'une lumière céleste, votre mère accourt vers nous. « Blanche ! » s'écrie-t-elle, et la bienheureuse vous prend dans ses bras et vous mène au trône de l'Éternel, dont le fils a souffert plus qu'aucun mortel. Et le Seigneur fait signe à ses anges, qui viennent te couronner de lys étincelants. Et voici que retentit le chant de délivrance : Alleluia ! Alleluia !

Riquet se tut. Son visage semblait transfiguré, et son œil paraissait entrevoir les célestes visions qu'il venait de décrire. Au dehors la tempête ne s'apaisait pas. Le feu s'était éteint dans l'âtre, et la cabane s'était plongée dans l'obscurité.

— Père, comme il fait froid, murmura tout à coup Blanche, en frissonnant.

— Le Christ, dont les hommes fêtent aujourd'hui la naissance, naquit en une étable, entre un bœuf et un âne. Tantôt, malgré l'ouragan, retentira l'hosannah de la rédemption.

De nouveau le silence se fit.

— Et j'ai si faim, reprit Blanche, se redressant à demi, et regardant dans le vague. La tête s'inclina sur sa poitrine et vint s'appuyer sur le cœur déchiré du père, qui ne pouvait montrer sa douleur. « Ceci sera la dernière nuit sans doute, se disait-il, en écoutant la tempête. Petit à petit, un vertige le prit, il soupira, gémit, et, quelques instants plus tard, il dormait.

Blanche regarde autour d'elle d'un air égaré, et la folie se rendit de nouveau maîtresse d'elle.

— Ah ! dit-elle soudain, écoutez ! C'est le vent qui murmure dans les haies d'aubépine en fleurs !... Quels charmants accords !... Et les oiseaux chantent aussi. Et les fleurs balbutient leurs tendres poèmes. Et moi, en blancs habits, j'erre à travers les forêts. Bonjour, les oiseaux ! chantez moi la chanson d'amour. Et moi aussi je chanterai !

Et, le sourire aux lèvres, elle chantonna doucement :

*Où sont nos amoureuses ?
Elles sont au tombeau !
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau.*

*Elles sont près des anges
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la mère de Dieu.*

Un instant elle se tut, prêtant l'oreille au fracas de la tempête. Puis, souriante, elle reprit :

*Oh pale fiancée,
Oh jeune vierge en fleur.
Amante délaissée
Que flétrit la douleur.*

*L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux
Flambeaux éteints du monde,
Rallumez vous aux cieux !*

Sa voix s'éteignit en un gémissement. Et, tout à coup, la pauvre démente se mit à pleurer désespérément. Dehors, le vent mugissait toujours et Riquet ne s'éveillait pas. Blanche reprit :

— Oh ! comme c'est beau ! Gentilshommes, inclinez vous devant moi. Je suis la Reine de beauté !

A cet instant on frappa à la porte ! Blanche sursauta.

— Qui est là ?

— Eh ! bonnes gens ! cria-t-on de l'extérieur. Ayez pitié de nous. Nous nous sommes égarés. N'y a-t-il personne. Nous ne pouvons rester là.

A ce moment la porte s'ouvrit, sous la poussée d'une rafale, qui pénétra dans la pièce et arracha à Blanche un cri d'effroi. Deux hommes couverts de neige entrèrent.

— Excusez-nous... commença l'un d'eux, mais les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge, et, ainsi que son compagnon, il recula devant le tableau de misère qui se dévouait devant leurs yeux. Nos lecteurs ont reconnu l'empereur et son bouffon. Charles murmura :

— Nous y sommes, et s'approchant du lit où gisait le malheureux :

— Riquet, dit-il.

— Je ne vois rien dans cette obscurité, dit le malade. Qui m'appelle ? Est-ce toi, Blanche !

— Riquet, reprit l'empereur, ne reconnais tu pas ma voix !

— Qui êtes-vous et où suis-je ? demanda Riquet en étendant ses bras amaigris. Oui, maintenant je reconnais cette voix : c'est celle de... Oh prince, je suis si éprouvé !... Où est ma fille ?

— Ici, père, dit Blanche, accourant vers le lit et s'y agenouillant.

— Riquet, noble cœur, reprit l'empereur, oublies tes peines. On vous donnera des soins et, dès maintenant, la paix règnera ici... Je te récompenserai... Plus de misère. Ta fille guérira. Espère, oh Riquet, âme rêveuse meurtrie par la vie !

— Prince, oh noble prince, comme vous êtes bon ! s'écria Riquet en fondant en larmes.

Et, élevant, en un geste de reconnaissance, les bras au ciel :

— Oh Dieu des éprouvés, jamais je n'oublierai tes bontés !

Après un moment de silence, Charles reprit :

— C'est le ciel qui nous mena ici pour vous sauver. Dès que la tempête sera apaisée, on vous apportera des secours de la ferme.

Quelques instants après le feu flambait dans l'âtre. Le bouffon avait pris sa gourde et avait fait avaler au malade et à sa fille quelques gorgées réconfortantes. Cela ne manqua pas d'égayer l'intérieur si désolé il y à quelques instants de là. Les plaisanteries de Brusquet ne manquèrent pas leur effet.

— Oh ! dit Riquet, cela me rappelle le temps où je faisais tinter les grelots de la folie et où je flagellais les travers du fouet de la satire.

Quand tous les soins nécessaires furent donnés aux misérables, l'empereur et le bouffon, ainsi que les valets se retirèrent.

Ces derniers portaient des lanternes dont la flamme vacillante jetait sa lumière rougeâtre sur la neige et répandait sur celle-ci leur ombre anguleuse et dansante.

Le trajet fut difficile et la sueur perlait sur leur visage quand ils arrivèrent à la ferme.

La fermière les attendait et au repas du soir, qui était déjà servi, ils firent naturellement grand honneur.

— Les pauvres gens, gémit la femme, comme ils sont malheureux !... Et vous, seigneur, comptez-vous passer la nuit ici ?

Il y a lieu de faire remarquer que les deux valets ignoraient qu'ils avaient eu l'empereur comme compagnon. Le souverain avait donné l'ordre formel de ne souffler mot de sa présence devant des étrangers.

— Ma bonne femme, répondit le souverain, il est évident, je ne me rends plus à Bruxelles. Je vous dédommagerai pour tout ce que vous faites et je reste ici pour recevoir une impression vraiment chrétienne au milieu de la dévotion sincère de ces modestes villageois.

— Oui, je le sais bien, seigneur, qu'en ville les choses ne se passent pas ainsi. Là les habitants sont plus raffinés, plus immoraux et ils perdent de plus en plus les mœurs patriacales.

— Oui, il en est ordinairement ainsi.

— Et la cour et la noblesse donnent l'exemple. Il semble que le genre de vie mené à la cour n'est pas précisément exemplaire et que les gentilshommes s'y moquent de l'honneur et de la conscience. J'ignore si vous êtes gentilshomme, mais j'ai le cœur sur la main et je crois que c'est encore ce qu'il y a de meilleur.

— Oui, vous avez raison. Mais généralement les campagnards ne tiennent pas beaucoup aux citadins.

A l'aube nos voyageurs partirent pour Bruxelles.

Riquet et sa fille furent cherchés et conduit à la ville.

Des jours de bonheur et de prospérité vinrent de nouveau pour Riquet et sa fille.

Les larmes de chagrin firent place aux larmes de joie.

Ils allèrent se fixer dans une petite maison située hors de la ville de Bruxelles. C'était une habitation riante, suivie d'un petit jardin et entourée complètement de chênes et de hêtres. Dans le jardin des arbres fruitiers et des marronniers sauvages dressaient leurs troncs noueux. Sur le toit, couvert de chaume, des pigeons roucoulaient. La porte et les fenêtres étaient encadrées de vignes dans lesquelles des hirondelles avaient leurs nids.

Dans les arbres les oiseaux faisaient entendre leurs chansons d'amour et de paix.

C'est là qu'habitaient le vieux bouffon et sa fille convalescente.

L'empereur leur offrit de venir demeurer à la cour. Riquet remercia le souverain en pleurant de joie, mais il voulait vivre pour son enfant et avec celle-ci dans un endroit écarté et paisible.

Les Facéties de Charles-Quint

